De quelle nature parle-t-on ?

Richard Raymond

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/strates/398>

DOI : 10.4000/strates.398

ISSN : 1777-5442

Éditeur

Laboratoire Ladyss

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

ISSN : 0768-8067

Référence électronique

Richard Raymond, « De quelle nature parle-t-on ? », *Strates* [En ligne], 11 | 2004, mis en ligne le 14 janvier 2005, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/strates/398> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/strates.398>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Tous droits réservés

De quelle nature parle-t-on ?

Richard Raymond

Environnement et nature dans la nébuleuse des préoccupations sociales

- 1 Il ne se passe pas longtemps sans que les médias fassent état d'une inquiétude concernant l'environnement. Ici, un bateau s'est échoué et des hydrocarbures souillent les plages et polluent les écosystèmes de la zone intertidale. Ailleurs, des inondations nous rappellent que les hydrosystèmes ne sont pas totalement domptés et maîtrisés, qu'ils peuvent encore nous surprendre et faire preuve d'autonomie face aux pouvoirs humains de la technique et du savoir.
- 2 Une multitude de dommages, de dangers, de menaces nous est ainsi présentée. Si ces phénomènes ont un caractère spectaculaire qui a sans doute contribué à leur dimension médiatique, il en est d'autres, moins localisés, et dont les manifestations sont moins visibles, mais qui apparaissent tout aussi inquiétants. Ils font l'objet de nombreux débats nationaux et internationaux¹. L'altération de la couche d'ozone, l'évolution de la concentration de gaz à effet de serre, l'érosion de la biodiversité, la propagation du prion responsable de l'encéphalopathie spongiforme bovine... interpellent représentants politiques et citoyens. Les problèmes d'environnement s'imposent dans la vie quotidienne de tous. Relayés par les médias, ils deviennent un objet de préoccupation sociale.
- 3 Immédiatement associées à ces préoccupations, les références à la nature sont nombreuses. Plus encore, elles apparaissent presque systématiquement dans les discours et les argumentations. Dans les discours de scientifiques, comme dans les discours d'autres agents sociaux, environnement de qualité – celui que l'on souhaite atteindre ou préserver – et nature semblent étroitement liés. Le glissement d'un terme à l'autre s'effectue sans être vraiment explicité.
- 4 Implicites ou formellement exprimées, les références à la nature alimentent une conscience écologiste qui semble se déployer dans notre société. La volonté d'être « maître et possesseur de la nature »² est remise en cause. Pour répondre aux problèmes d'environnement, actuels ou à venir, il convient, aujourd'hui, non plus de domestiquer ou de parfaire la nature mais de la respecter. La respecter en lui reconnaissant un pouvoir d'autonomie, en admettant que l'on n'en aura jamais une

totale maîtrise. Ainsi, les inondations sont présentées comme la manifestation d'une nature qui reprendrait ses droits face à des aménagements humains qui l'auraient contrainte à l'excès. La respecter aussi pour sa valeur intrinsèque, en lui reconnaissant le droit d'exister pour ce qu'elle est. Baleines bleues et droséras, forêts primaires et tourbières sont ainsi protégées parce qu'elles sont, avant tout, naturelles. La nature et ce qu'elle qualifie – le naturel – sont ainsi valorisés à différents titres³. Ils deviennent l'objet de multiples attentions.

Le respect de la nature, un mot d'ordre inscrit dans l'air du temps

- 5 Certains considèrent que le caractère dramatique attribué aux questions d'environnement est excessif. Mais les critiques les plus vives portent sur la valorisation de la nature même et l'attention qui en découle. Celle-ci conduirait à déconsidérer les références humanistes qui prévalaient jusqu'alors. Cette attitude est rapprochée de la position des tenants de la *deep-ecology* ou de l'écologie radicale. Elle est dénoncée comme une attitude irrationnelle et menaçante pour le « développement économique et social »⁴ ou la liberté et la démocratie⁵.
- 6 Si la valorisation de la nature résiste à ces critiques, c'est sans doute en partie parce qu'elle trouve des arguments dans les analyses scientifiques des aspects bio-physico-chimiques des problèmes d'environnement. Les physiciens de l'atmosphère révèlent les fluctuations de concentration de l'ozone stratosphérique et les mettent en perspective avec ses dynamiques naturelles. Les climatologues confirment les risques liés à une concentration de gaz à effet de serre due aux rejets d'origine anthropique. Les biologistes étudient les modes de propagations des virus et prions. Écologues, systématiciens, spécialistes de la génétique des populations évaluent la fragilité des biotopes et de la biodiversité... Les sciences naturalistes nous informent de la réalité des problèmes d'environnement en même temps qu'elles révèlent l'existence d'incertitudes sur l'avenir des équilibres actuels de la biosphère.
- 7 Les origines des problèmes environnementaux sont complexes, mais il est souvent démontré que les pratiques humaines y occupent une place importante. Les équilibres écologiques globaux et les diversités biologiques⁶ sont perturbés par la mise en œuvre des capacités techniques actuelles. Les avancées de l'écologie scientifique ont projeté l'homme à l'intérieur de la nature⁷ et l'analyse des problèmes d'environnement révèle ses responsabilités. Elles nous montrent que la nature n'est pas totalement maîtrisée et qu'elle ne le sera jamais totalement. Une part de nature survient toujours dans la plus accomplie des œuvres humaines. La nature est toujours là, malmenée et réactive. Ainsi se révèle la nécessité de revoir nos rapports à la nature. Celle-ci change de statut : « À la nature ressource, utilitaire, récréative, s'est substituée la nature écologique, menacée et menaçante, systémique »⁸.
- 8 « La nature est devenue aujourd'hui un objet de souci, un objet de soin, un objet de responsabilité voire un objet de sollicitude. La nature est l'objet d'une inquiétude et d'une revendication éthiques » affirme encore Jean-Marc Besse lors d'une réflexion sur les sens contemporains de l'idée de nature⁹. Le contexte actuel est marqué par une « crise environnementale »¹⁰ qui invite à réviser nos pratiques en fonction de leurs conséquences sur cette nature, objet de tant d'attention. Les développements récents de la pensée nous invitent à la prudence, reprenant à leur compte le principe de précaution¹¹. Les rapports à la nature ne se limitent plus aux seules dimensions techniques et matérielles immédiates que lui reconnaissait la modernité. Ils

contiennent désormais une part importante d'éthique et s'inscrivent dans un système global complexe.

- 9 En 1992, l'appel d'Heidelberg¹² et la publication de l'ouvrage de Luc Ferry¹³ furent suivis de nombreux débats à propos de la légitimité du public à se saisir des problèmes d'environnement et de la valeur qui devait être accordée à la nature¹⁴. Depuis, un consensus semble être apparu autour de l'existence d'une valeur intrinsèque de la nature et de la légitimité de faire de l'environnement un objet de préoccupation commune. Si les références à cet ouvrage de Luc Ferry sont toujours fréquentes, c'est pour marquer une distance par rapport à la thèse de l'auteur concernant la pertinence de la valorisation de la nature. Tout se passe comme si l'évocation de cet ouvrage renvoyait à un débat définitivement clos. Près de dix ans plus tard, les parties se gardent bien de remettre en cause la nécessité de respecter, autant que faire se peut, la nature.

Une impression contradictoire

- 10 Face à la valorisation de la nature, et forts du consensus qu'elle suscite, divers acteurs cherchent à établir le bien fondé de leurs pratiques. Différents discours, aujourd'hui largement répandus¹⁵, présentent les conséquences favorables pour la nature de telle ou telle action. Au nom de cette nature, certaines parcelles d'une tourbière vont être gérées de manière à préserver une flore originale et à favoriser la présence d'une avifaune singulière. Au nom de cette même nature, l'implantation d'une unité de production industrielle est empêchée, préservant un paysage remarquable. Limitant l'utilisation d'atrazine ou le passage d'outils mécaniques lourds, une nouvelle technique est promue... Ces actions, ou les argumentaires qui les accompagnent, veulent être à chaque fois le témoignage d'une attention affirmée pour la nature. Les discours sont étayés par la présentation de situations singulières qui illustrent le bien fondé à la fois de ces préoccupations et de l'attitude adoptée. Les arguments avancés sont convaincants et les exemples éloquentes.
- 11 Ces discours sont fréquents. Chacun les rencontre régulièrement dans la presse écrite, lorsque les élus s'adressent à leurs administrés, lorsque les services de l'Etat ou des collectivités territoriales présentent leurs actions... Malgré leur caractère argumenté, j'éprouvai face à certains de ces discours, une gêne due à une impression contradictoire. Car, d'une part, j'approuvais la nécessité de préserver les milieux particuliers évoqués, souvent rares et fragiles, et j'étais convaincu de la pertinence des actions entreprises. Mais, d'autre part, je gardais le sentiment que – sans pouvoir déterminer pourquoi – ces discours soignés et argumentés reposaient sur une approximation malheureuse et ne devaient remporter ma totale adhésion.
- 12 Cette impression contradictoire fut difficile à énoncer, et faute d'une formulation claire, il m'était difficile d'y penser de manière construite. J'ai d'abord pensé être la dupe des auteurs de ces discours, mais la réalité des actions engagées et la sincérité des discours produits obligent à écarter une quelconque volonté de falsification. Ce sentiment trouva son expression lors de la lecture d'un petit ouvrage conseillé par un ami. Clément Rosset¹⁶ y rapporte sa perplexité face à l'intervention d'un de ses collègues, président d'un jury de thèse de philosophie. Il resta alors partagé entre, d'une part, l'adhésion à ce discours plausible et convaincant, et, d'autre part, l'impression confuse que ce qui « était ainsi doctement administré n'était au fond qu'un tissu d'absurdités et de sophismes ». L'expression de l'« idée capable d'embrasser à la fois [l'] adhésion et [la] non-adhésion à un discours lui-même à la fois convaincant et

non-convaincant » fut difficile à trouver. Elle se révéla dans la transcription française d'un terme anglais : il avait, écrit-il, été bluffé.

- 13 La référence au dictionnaire confirme la pertinence de cette expression pour définir mon impression face à ces discours affirmant la réalité de l'attention portée à la nature. Il me semble, en effet, que ces auteurs adoptent une « attitude destinée à faire illusion sur [leurs] possibilités réelles »¹⁷ de protéger la nature afin d'impressionner et de remporter l'adhésion autour des actions entreprises. Ils nous parlent de la forêt amazonienne, des océans et des baleines ou, plus proches de nous, des maquis méditerranéens, de zones humides et d'orchidées ou des espaces verts de nos villes... Dans le contexte actuel, il est aisé d'être convaincu de la nécessité de protéger ces espaces ou ces objets réputés naturels. En les assimilant à la nature, les auteurs de ces discours proposent une illustration de leur propos qui force l'adhésion. Les actions ou les attitudes de retraits qui sont exposées apparaissent légitimes et pertinentes. Cette pertinence est alors reportée, et rapportée, à la nature dans son ensemble. C'est la nature, unique, entière, incarnée par et dans ces objets, que ces auteurs affirment protéger et user avec parcimonie en protégeant ces espaces ou ces objets singuliers. Mais l'identification de cette nature totale, globale reste incertaine de sorte que l'évaluation des pratiques promues, ou la ligne de conduite à tenir face à d'autres objets ou hors de ces espaces particuliers, manque de clarté.
- 14 Ainsi, mon impression contradictoire proviendrait d'un décalage entre ce qui est désigné comme étant la nature dans les discours évoqués et ce que je conçois, moi, comme étant la nature. Biologiste et agronome de formation, ma conception de la nature reste informée, au moins au cours de mon travail scientifique, par les sciences naturalistes. Elle est marquée par ses dimensions évolutive, systémique et globale ainsi que par son autonomie par rapport à la volonté humaine. Cette nature-là ne peut être contenue dans un espace ni être réduite à un de ses aspects, aussi esthétique soit-il.
De l'usage de la synecdoque naturaliste
- 15 Les milieux réputés naturels dans les différents discours évoqués sont souvent strictement circonscrits et marginaux dans l'espace habité. De même, les pratiques présentées sont particulières et évaluées à partir de critères précis mais inscrits dans une approche compartimentée de l'espace ou des processus bio-physiques. Si, dans ces espaces délimités, la ligne de conduite proposée est convaincante, qu'en est-il ailleurs ? Comment se traduit ce respect de la nature invoquée dans des espaces de pratiques plus quotidiennes tels que l'espace des transports urbains de la commune du maire qui protège une tourbière, l'espace où réside celui qui milite pour la protection des prairies sèches des coteaux calcaires, l'exploitation agricole de celui qui a replanté une haie (avec l'aide financière du Conseil Général) entre ses parcelles et la route départementale ? La réponse à ces questions est incertaine. Cette incertitude tient sans doute à la complexité des situations ; mais elle est également liée au fait que l'appréciation de ces espaces semble être davantage marquée par l'artificiel. Cette appréciation partagerait, sans toujours les opposer, l'espace habité entre espaces réputés naturels, où l'on pourrait rencontrer la nature, et les autres, espaces que l'on pense davantage maîtrisés, marqués par l'artificiel.
- 16 En identifiant la nature à des espaces ou des objets particuliers, ces acteurs canalisent l'attention liée à son respect et à sa protection. Ce faisant, ils désignent un domaine où les références à la nature apparaissent légitimes pour évaluer leurs pratiques. Cette identification laisse à penser, si elle ne l'autorise pas, que la nature tout entière, ou

celle qui mérite notre attention, est incarnée par ces éléments désignés. Il est alors tentant de considérer que, dans d'autres espaces jugés plus artificiels, la nature est négligeable, voire n'existe plus. Or, ces derniers espaces sont aussi ceux qui sont le plus souvent parcourus (comme, par exemple, nos villes). Les normes éthiques qui nous ont été présentées, et qui avaient reçu notre assentiment, ne s'y appliqueraient pas. Hors des espaces réputés naturels, on ne sait plus quelle légitimité accorder aux références à la nature comme critère d'évaluation des pratiques. Cette incertitude est particulièrement marquée lorsque ceux qui mettent en œuvre ces pratiques ont précédemment été présentés comme étant attentifs à la nature et ses équilibres dans d'autres milieux, d'autres domaines...

- 17 Ce qui est exposé est présenté non pas comme une attention à *de la* nature mais comme une attention à *la* nature, unique et globale. Elle est focalisée sur des milieux singuliers ou des objets particuliers dont une partie des dimensions fonctionnelles est souvent occultée. Par cette assimilation, les discours évoqués remportent l'adhésion. Les discours présentés deviennent incontestables dans le contexte actuel. Leurs auteurs échappent ainsi aux critiques éventuelles concernant les pratiques perpétrées dans d'autres espaces. En effet, l'assimilation de la nature à ces lieux ou ces objets réputés naturels risque d'affranchir d'autres espaces des contraintes qu'impose la valorisation de la nature. Synecdoque naturaliste malheureuse, ou efficace gestion stratégique de la nature conçue comme un jeu de société¹⁸ ? Quoi qu'il en soit, cette synecdoque risque de masquer la dimension systémique de la nature, avérée par les sciences, derrière un ensemble d'objets particuliers qui peuvent être dissociés du système qui les contient. Dans ces conditions, quelles peuvent être les incidences de la valorisation de la nature sur l'évolution des pratiques dans l'espace habité ?
- 18 Les objets ou milieux singuliers désignés sont bien sûr inscrits dans la nature. Leur originalité ou leur exemplarité leur confère certainement une place particulière dans l'application d'une éthique écologiste. Ils deviennent des symboles, porte-parole d'une nature qui les contient. Ainsi, en Sarthe, une autoroute est bloquée par le scarabée pique-prune : la protection de ce coléoptère permet de préserver un ensemble d'écosystèmes riches, habitats de nombreuses autres espèces moins remarquables ou remarquées. La valorisation du caractère esthétique de certains paysages, comme ceux de la montagne Sainte-Victoire chère à Cézanne, permet de sauvegarder des écosystèmes dont la protection n'aurait certainement pas remporté la même adhésion des acteurs locaux. Porter une attention particulière à des éléments symboliques, espèces ou espaces clef de voûte, est sans doute nécessaire et peut être efficace. Ce n'est pourtant pas toujours suffisant pour pouvoir affirmer une attention à la nature définie comme un système global et complexe, et concourir ainsi à la maîtrise des problèmes d'environnement.

Une société de consommation qui semble traverser « la crise environnementale »

- 19 On s'accorde habituellement pour situer au cours des années soixante l'émergence des problèmes actuels d'environnement et la valorisation de la nature qui leur est associée. Depuis, diverses actions témoignent de l'évolution des comportements face à la nature. Certaines concernent la prise en compte des dynamiques de la biosphère : lutte contre diverses pollutions en renforçant les mesures réglementaires et en développant de nouvelles technologies ; protection de la biodiversité en protégeant espaces et espèces inscrits dans des inventaires... D'autres témoignent de l'importance de la valorisation de la nature. Le développement des références à la nature dans la promotion de

nombreux produits en est un exemple : le caractère naturel de telle activité, telle destination touristique, tel produit... est présenté comme un gage de qualité et d'authenticité. Ce dernier aspect est loin d'être négligeable dans notre société de consommation.

- 20 Cependant, force est de constater que, depuis quarante ans, la majorité des pratiques quotidiennes n'a pas beaucoup changé (si ce n'est, ponctuellement, sous l'influence des fluctuations de l'économie ou du développement d'une nouvelle technique plus rapide, plus efficace, plus rentable). Les transports individuels se sont développés et priment toujours sur les transports collectifs. La consommation d'énergie augmente encore et les énergies renouvelables restent peu utilisées. L'industrialisation de l'agriculture s'est poursuivie, accompagnée de ses corollaires : pollution des nappes phréatiques, appauvrissement de la diversité des races domestiques et des milieux... Le volume de déchets produits ne cesse d'augmenter. La révolution des comportements qui devait accompagner la prise de conscience de la nécessité de réviser nos rapports à la nature pour répondre aux questions d'environnement est restée bien modeste dans l'espace des pratiques quotidiennes de nos sociétés occidentales.
- 21 Certes, il existe sans doute une inertie des systèmes sociaux et économiques qui inscrit ces changements dans un temps long. Néanmoins, la modestie de ces changements interroge. Tout se passe comme si, convaincue de la nécessité de respecter la nature et auteur de pratiques dénoncées comme sources de perturbations des systèmes naturels, notre société était partagée entre deux attitudes contradictoires, comme sujette à une schizophrénie. Loin d'être instable, c'est-à-dire inscrit dans une dynamique de changement, cet état de fait semble témoigner d'un équilibre relatif entre, d'une part, les pratiques d'une société de consommation et, d'autre part, la valorisation de la nature. Plutôt que de conclure à une apparente contradiction, fondée sur un décalage entre les pratiques et l'affirmation de valeurs attribuées à la nature, il me semble intéressant de rechercher un sens à ces rapports équivoques entre notre société et les milieux qu'elle habite.

De quelle nature parle-t-on ?

- 22 « Le problème n'est pas tant d'attribuer une valeur à la nature que de comprendre à quel point notre vision de la nature règle nos comportements. Changer ceux-ci ne dépend pas seulement d'une réflexion éthique (sur la liberté, la volonté ou les vertus), mais nous oblige à préciser notre conception de la nature » écrivent Catherine et Raphaël Larrère dans l'introduction de leur ouvrage présentant leur conception du « bon usage de la nature »¹⁹. Leur présentation de la position écocentrique²⁰ a reçu un très bon accueil dans la société savante française. Elle est argumentée à partir d'une conception de la nature informée par les sciences naturalistes²¹. Mais qu'en est-il de la conception de la nature adoptée par ceux qui habitent et agissent sur un territoire ?
- 23 De quelle nature parle-t-on lorsqu'on aborde le problème de sa protection ? La question peut paraître insolite²². De nature, il n'y en a qu'une : la nature ! C'est... Et parce que cette évidence nous échappe, il est opportun de s'y arrêter. Ce temps d'arrêt nous permet de cerner les sens de l'affirmation d'une attention à la nature et les changements de comportements qu'elle initie. Si la valorisation et la protection de la nature sont dans l'air du temps, il importe de cerner ce qui est désigné comme étant de la nature et ce avant d'analyser les diverses représentations de la matérialité désignée. Ainsi, cette question s'est imposée à Jean-Marc Drouin lorsque, à la fin de son remarquable ouvrage consacré à l'épistémologie de l'écologie scientifique, il s'interroge

sur les rapports entre cette science naturaliste et l'action²³. Si on peut relever l'honnêteté avec laquelle il aborde cette question – après avoir retracé l'histoire d'une science naturaliste –, la réponse qu'il y apporte laisse perplexe. « Par commodité, écrit-il, nous pouvons définir comme 'nature' tout ce qui dans l'environnement des hommes possède des déterminations causales propres qu'ils peuvent utiliser, favoriser, détourner mais non pas supprimer. » Comment protéger un principe qui nous échappe et nous résiste ? Ainsi, dans les pages qui suivent cette définition, l'objet de la protection de la nature n'est pas ce tout qui échapperait à la maîtrise de l'homme, mais certains états de ce tout, états favorables à la vie de l'homme et conformes à son idée de patrimoine naturel.

- 24 L'identification de la nature, lorsqu'elle est associée à la question de sa protection, est équivoque. Elle est partagée entre deux points de vue qui apparaissent antinomiques dans la littérature scientifique. D'une part, une vision naturaliste qui permet de penser, de façon efficace, les dynamiques des écosystèmes, mais méconnaît la dimension sociale de cette identification et les enjeux, sociaux et spatiaux, qu'elle contient. D'autre part, une vision anthropologique qui rend compte de ces enjeux mais occulte, derrière l'affirmation d'une construction sociale, l'autonomie de la matérialité à laquelle la société est toujours confrontée. Cette controverse a été l'un des principaux débats du colloque de l'ARF de 1986 consacré à la question de la nature et de l'ouvrage collectif qui l'a suivi²⁴. Mais, elle ne semble concerner que ceux qui acceptent de bousculer le confort d'un cadre d'intelligibilité disciplinaire pour se confronter à d'autres points de vue.

La nature que l'on désigne dans l'espace habité

- 25 Dans les discours concernant un comportement inscrit dans l'espace, les argumentations à propos de la nature semblent avoir arbitré cette controverse. Ceci s'est fait au profit de la vision naturaliste. Objective, l'attention à la nature devient un argument non partisan et par là même convaincant. Cependant, s'il est incontestable que la matérialité de la nature désignée dispose d'une certaine autonomie par rapport à l'homme et la société, il n'en demeure pas moins vrai que ce n'est jamais la totalité de cette « réalité de la nature » qui fait l'objet d'une attention et guide les comportements. La nature que les acteurs locaux affirment vouloir protéger n'est pas ce tout qui existe indépendamment de l'homme. Comme l'évoque Geneviève Delbos²⁵, c'est davantage le tigre que le bacille. La « nature à protéger » n'est donc pas tout ce qui nous résiste et nous surprend²⁶. C'est à la fois plus et moins : c'est autre chose. Si l'homme doit composer avec les dynamiques des écosystèmes qu'il aménage, la vision naturaliste ne permet pas de cerner la nature qu'il valorise, celle qui, dans le contexte actuel, guide ses comportements.
- 26 Pour saisir le sens des rapports entre une conscience écologiste, si souvent évoquée et convoquée, et les pratiques qui affectent les écosystèmes, il semble opportun de cerner la conception de la nature qui oriente et infléchit les comportements. Il s'agit de cerner la nature identifiée par celui qui agit, ce par rapport à quoi l'acteur situe son action ou celle de ses partenaires, et non la construction scientifique qui permet l'analyse distanciée des conséquences de cette action sur les écosystèmes. L'identification de la nature est indissociable des contraintes que fait peser « l'air du temps » sur la matérialité désignée : nécessairement fragile, la nature identifiée doit être protégée et respectée. Là où elle est perçue, certaines pratiques sont condamnées, d'autres imposées. L'identification de la nature est donc toujours accompagnée d'enjeux sociaux

et spatiaux. Ainsi, les discours sur la nature sont souvent le fait de groupes sociaux qui sont en situation de revendication concernant leur légitimité à agir dans un espace donné. Cette légitimité s'exprime face à de nouvelles pratiques qui s'imposent, ou, au contraire, pour initier des changements dans les pratiques qui affectent l'espace désigné.

- 27 Le caractère consensuel de la valeur attribuée à la nature et ses diverses conséquences institutionnelles²⁷ ou pratiques témoignent de leur influence sur les structures sociales et cognitives contemporaines. Pour évaluer la résonance que peuvent avoir les débats contemporains concernant la nature sur les comportements, il convient de cerner comment ces débats sont transcrits dans la réalité des espaces habités. Quelle est la place des avancées de l'écologie scientifique dans l'identification, ou les identifications, de la nature ? N'existe-t-il pas une sorte d'accommodation de ces avancées conceptuelles qui permet de les assimiler aux structures mentales tout en assurant le maintien de pratiques contemporaines ? Et, si tel est le cas, quelles peuvent en être les conséquences sur, d'une part, la maîtrise des problèmes d'environnement et, d'autre part, les rapports sociaux associés à la gestion locale des territoires ?
- 28 La question de l'identification de la nature apparaît, non pas uniquement dans sa dimension abstraite, mais aussi, et surtout, dans ses éléments concrets : ce qui peut être désigné et par rapport à quoi se situe l'action. Cette approche permet de cerner, eu égard aux problèmes d'environnement identifiés par les sciences, les relations entre les positions éthiques présentées et les actions prévues ou réalisées. Ainsi, il me semble qu'interroger ce qui est identifié comme étant de la nature, c'est-à-dire valorisé pour sa naturalité, permet d'éclairer l'apparente contradiction entre la valorisation sociale de la nature et le maintien de pratiques dommageables pour de si nombreuses espèces et leurs habitats. Cette manière de se poser la question de l'identification de la nature intéresse à la fois les rapports à l'espace habité ainsi que l'évaluation des pratiques présentées comme une attention à la nature. Elle permet de situer les différents discours et pratiques argumentés autour d'une même attention à la nature. Partant du point de vue naturaliste, il s'agit d'identifier si la nature conceptualisée par les sciences est effectivement reconnue à la fois comme composante de l'espace habité et comme système qui le contient.

Un rapport nécessaire aux choses ou la question
de la référence

- 29 Au risque de me répéter, la question s'affirme : de quelle nature parle-t-on donc lorsqu'on aborde le problème de sa protection ? Ou, plus exactement, à quoi fait-on référence lorsqu'on affirme son attention et son respect pour la nature ? Faire référence²⁸ renvoie, ici, à une relation entre une image (un mot, un symbole, un discours) et une chose qui existe ou peut exister réellement, c'est-à-dire qui a ou peut avoir une matérialité²⁹. Cette chose n'est donc pas qu'un seul objet de la pensée. Elle permet – et c'est bien cela qui est à l'origine de mon interrogation – à celui qui agit de situer son action ou celle de ses partenaires.
- 30 Les significations, c'est-à-dire ce qui permet de distinguer une chose d'une autre, ce qui est naturel de ce qui ne l'est pas, ne se construisent pas uniquement dans la tête. Elles prennent sens dans les expériences que l'on fait ou peut faire des choses. Ces expériences s'inscrivent dans l'espace habité. En cela, l'identification de la nature, telle que je la conçois ici, se rapproche de la conception dynamique³⁰ de la connaissance développée, en particulier, par Fransesco J. Varela. Ce rapport aux choses rend compte

de la capacité d'utiliser cette distinction pour agir. Il permet également de cerner les *objets-de-nature* valorisés comme tel par chaque informateur. Ainsi, pour dessiner le contour de ce que les informateurs identifient comme étant de la nature, il est nécessaire que ces choses soient perçues ou perceptibles.

- 31 Cependant, en parlant d'un objet particulier, en décrivant un paysage – même un paysage rural verdoyant, même un élément matériel aussi insaisissable que l'eau... –, un informateur ne parle pas toujours de nature. Il produit un discours que nous pouvons « entendre » comme un discours sur la nature. Mais il peut également parler de cet objet singulier, de ce paysage, pour lui-même. Pour que ce discours soit effectivement à propos de la nature, il faut que l'informateur ait l'intention de faire référence à la nature en parlant de cet objet, de ce paysage. Croire qu'un informateur parle toujours de nature en parlant des loups, d'un paysage ou d'un système hydraulique relève, il me semble, d'une erreur. L'informateur ne parle de la nature en parlant de ces choses que si, pour lui, ces choses représentent effectivement la nature (appartiennent à la nature) au moment où il en parle. Dans le cas contraire, cet informateur ne parle que des loups, d'un paysage ou des rigoles en tant que loups, paysage ou rigoles.
- 32 Ainsi, il est tout à fait possible qu'un informateur parle de choses que nous, nous identifions comme de la nature sans pour autant faire, *lui*, référence à la nature. C'est une transposition qu'il faut lever. Elle fait obstacle à l'approche de ce qui est effectivement identifié comme étant de la nature par les différentes personnes interrogées. Elle empêche aussi de cerner les représentations de la nature à partir de discours portant sur ces objets particuliers. Il importe donc de mettre entre parenthèses nos propres références, de les oublier pour un temps. Cela revient à refuser tout naturalisme, ou de n'en accepter aucun comme absolument vrai.

Le problème du concept ou de la référence artistique

- 33 Ce rapport aux choses pose la question du crédit que l'on peut accorder aux références abstraites pour guider l'action. En effet, les ressemblances qualitatives de deux discours n'impliquent aucunement l'identité référentielle dans le monde extérieur, le monde dans lequel se situent les pratiques. Il n'y a aucune raison de penser que les deux discours font référence aux mêmes choses, donc désignent la même nature, lorsqu'ils utilisent les mêmes mots.
- 34 Ainsi se pose la question de la pertinence de la référence au seul concept de nature pour guider les comportements. Un concept permet de dire une chose juste en toute circonstance. Or, un comportement face à la nature n'est pas guidé uniquement par la disposition d'un savoir vrai sur ce qu'est la nature. Il est aussi, et avant tout, guidé par la conscience que l'on agit effectivement sur la nature. Ainsi, faire référence à la nature (quelle que soit cette référence) renvoie à la circonstance dans laquelle cette référence est faite, c'est-à-dire le moment et le lieu où cette référence a un sens. Si les concepts sont indispensables pour construire un raisonnement et rendre intelligible un fait complexe, il semble nécessaire de les écarter un moment pour pouvoir entamer l'approche de ce qui est effectivement désigné comme de la nature par différentes personnes.
- 35 Or, ce que j'interroge n'est pas l'expression d'une pensée sur la nature (capacité à exprimer cette pensée de façon juste, artialisation, constructions artistiques...) mais l'occurrence d'une pensée de la nature qui permet d'établir des rapports au monde. De même, je ne conduis pas une investigation sur le sens du mot nature, mais je cherche à

explorer ce à quoi renvoient les références à la nature et comment elles peuvent être une base d'échange entre agents. Les références au concept de nature ne sont donc pas opérationnelles pour désigner ce qu'est la nature dans un certain contexte. Elle ne permet pas, me semble-t-il, de situer les comportements par rapport à cette nature que l'on dit respecter.

Une nature au pluriel

- 36 Ainsi, les agents sociaux ne copient pas la conception de la nature définie par les sciences mais inventent leur nature en suivant des contraintes imposées par les données sensorielles et l'air du temps qui baigne l'ensemble de la société. Ils tiennent compte à la fois de leur vision de l'espace habité et de leur place dans la société. Ainsi, les comportements vis-à-vis de la nature sont avant tout guidés par une vision du monde et une vision de soi inscrites dans ce monde, c'est-à-dire de sa place et de ses acquis que l'on estime devoir défendre face aux autres agents sociaux. L'identification de la nature est donc liée au contexte social et matériel.
- 37 Dans ce cadre, l'identification de la nature devient relative. Elle reprend le point de vue relativiste énoncé par Thomas S. Kuhn à propos de la science. Interroger en ces termes l'identification de la nature dans nos sociétés autorise à rechercher une rationalité aux comportements des différents agents sociaux face à la valorisation de la nature qui marque le contexte actuel de nos sociétés occidentales. Cette rationalité répond à ce que les agents sociaux considèrent comme une nécessité : respecter la nature, étant entendu que le bien fondé de cette considération est inscrit dans l'air du temps et s'impose donc à chacun de nous.
- 38 Les agents sociaux construisent donc une nature qu'ils convoquent sur des « scènes de jeux » où ils prennent position et jouent... Cependant, cela ne me conduit pas à penser que l'identification de la nature peut être n'importe quoi. Il y a des règles. Ces scènes ne reçoivent pas n'importe quels joueurs et n'importe quelle nature. Ce sont les contours de ce qui guide cette rationalité « normale » que je me propose d'éclairer. Cet objectif est repris dans le cadre de ma thèse de géographie engagée au sein de l'UMR Ladyss. Cette recherche est menée à partir de l'étude de l'identification de la nature par les résidents d'un espace rural péri-urbain : huit communes du Vexin français.

BIBLIOGRAPHIE

- Besse J.-M. (1997) « Les sens de la nature dans les discours philosophiques » in J.-M. Besse et I. Roussel (dir.) *Environnement : représentation et concept de la nature*. Paris, L'Harmattan, p. 35-50.
- Chauvet M. et L. Olivier (1993) *La biodiversité. Enjeu planétaire*. Éd. Sang de la terre, 413 p.
- Delbos G. (1989) « Penser la nature, comment sinon dans l'air du temps ? » in Nicole Mathieu et Marcel Jollivet (1989), p. 90-99
- Delbos G. et P. Jorion (1988) « La nature ou le réel forclos » in A. Cadoret (dir.) *Chasser le naturel...* Paris, Éd. de l'EHESS, p. 15-21.

- Drouin J.-M. (1993) *L'écologie et son histoire*, Champs-Flammarion, 213 p.
- Ferry L. (1992, rééd. 1993) *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Bernard Grasset, 277 p.
- Godard O. (1989) « Jeux de nature : quand le débat sur l'efficacité des politiques publiques contient la question de leur légitimité » in N. Mathieu et M. Jollivet (1989), p. 303-342.
- Godard O. (1997) *Le principe de précaution dans la conduite des affaires humaines*. Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme / INRA, 351 p.
- Gonseth M.-O., Hainard J. et Kahr R. (1996 a) *Natures en têtes*. Neufchâtel, Musée d'Ethnographie de Neufchâtel, Texpo trois, 58 p.
- Gonseth M.-O., Hainard J. et Kaehr R. (dir.) (1996 b) *Natures en têtes*. Neufchâtel, Musée d'Ethnographie de Neufchâtel, 298 p.
- Kalaora B. (1998) *Au-delà de la nature, l'environnement*. Paris, L'Harmattan, 199 p.
- Larrère C. et R. (1997 a) *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*. Paris, Aubier, 355 p.
- Larrère C. et R. (dir.) (1997 b) *La crise environnementale*. Paris, INRA Éditions, 302 p.
- Latour B. (1997, 1^e éd. 1991) *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte & Syros, 209 p.
- Lefevre J. (1989) « L'écologie ne peut plus être une réflexion sur la nature » in N. Mathieu et M. Jollivet (1989), p. 23-30.
- Mathieu N. et Jollivet M. (dir.) (1989). *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, Paris, ARF Editions / L'Harmattan, 352 p.
- Mermet L (1992) *Stratégies pour la gestion de l'environnement. La nature comme jeu de société ?* Paris, L'Harmattan, Coll. Environnement, 207 p.
- Putnam H. (1984) *Raison, vérité et histoire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 242 p.
- Rosset C. (1995) *Le choix des mots*, Paris, Les Éditions de minuit, 157 p.
- Varela F. J. (1998) « Le cerveau n'est pas un ordinateur », *La Recherche*, 308, p. 109-112.
- Varela F. J. (1989) *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant*, Paris, Seuil, 247 p.

NOTES

1. Le Sommet de la Terre qui a réuni à Rio de Janeiro, en 1992, plus de 120 chefs d'État ou de gouvernement et de nombreux représentants du monde associatif, est sans doute la manifestation la plus symbolique de la prise de conscience des problèmes d'environnement par le public et le monde politique. Elle ne fut cependant pas la première, ni la dernière, des conférences internationales abordant des problèmes d'environnement. On peut citer les conférences concernant l'effet de serre, celles de l'Unesco, la mise en place du PNUE...
2. Selon la formule maintenant consacrée dont le sens s'éloigne cependant de l'idée de Descartes.
3. Voir à ce propos M-O Gonseth *et al.*, 1996 (a et b).

4. Le 14 avril 1992, des scientifiques ont lancé l'appel d'Heidelberg à l'issue d'une conférence réunissant une cinquantaine de scientifiques européens sur le thème de l'utilisation des substances dangereuses. Il fut suivi d'une nouvelle version à l'issue du Sommet de la Terre. De nombreux scientifiques ont signé cet appel, d'autres ont exprimé de très vives réserves. Les signataires voulaient insister sur le danger « d'une idéologie irrationnelle qui s'oppose au progrès scientifique et industriel ». Ils demandaient que la prise en compte du contrôle et de la préservation des ressources naturelles « soit fondée sur des critères scientifiques et non sur des préjugés irrationnels ». Le texte de cet appel suivi de diverses réactions a été publié par différents journaux dont *Combat Nature* n° 99, novembre 1992 ; *Le Courrier de la Cellule Environnement de l'INRA* n°17 ; *Profils*, 6 octobre 1992...

5. L. Ferry, 1992.

6. M. Chauvet et L. Olivier, 1993.

7. J. Lefeuvre, 1989 ou C. et R. Larrère, 1997 a, en particulier la fin de la première partie et le début de la seconde (p. 105 à 266).

8. B. Kalaora, 1998.

9. J.-M. Besse, 1997.

10. C. et R. Larrère (dir.), 1997 b.

11. Voir par exemple la réaction d'Edgar Morin à l'appel d'Heidelberg (parue sous forme d'entretien dans *L'Express* du 5 novembre 1992, p. 118-121), les positions développées par Isabelle Stengers et Bruno Latour lors d'une conférence du Jardin Planétaire (Paris, le 17 décembre 1999), l'ouvrage d'Olivier Godard (1997) ou encore de nombreux articles ou points de vue de la revue *Natures Sciences Sociétés*.

12. Voir note 4.

13. L. Ferry, 1992.

14. Voir en particulier les réactions à l'appel d'Heidelberg dans les journaux précédemment cités, mais aussi celle d'Edgar Morin dans *L'Express* du 5 novembre 1992 et de divers scientifiques ou militants dans *La Recherche* no 249, décembre 1992, volume 23 ; *Le Monde*, vendredi 19 juin 1992, *Le Canard Sauvage* no 26-juillet 1992 ; *Le Monde des débats*, octobre 1992... ou le numéro spécial de la revue *Écologie politique* consacré aux réactions à l'ouvrage de Luc Ferry.

15. Je me place volontairement dans les années 90-2000. Si les préoccupations concernant l'environnement et la valorisation de la nature font l'objet de nombreux discours dès la fin des années soixante, il me semble que les discours des années soixante-dix se distinguent de ceux d'aujourd'hui. En effet, aujourd'hui le « respect de la nature » est un argument mobilisé par un ensemble d'agents qui sont en position d'agir – ou qui affirment pouvoir agir – directement sur les milieux (entrepreneurs, planificateurs, agriculteurs...) ou sur le système d'acteurs qui agit effectivement sur les milieux (conseillers agricoles, législateurs...). Ce sont des discours positifs sur des actions entreprises ou qui peuvent l'être dans un proche avenir. Il me semble qu'au contraire les discours des années soixante-dix sont marqués soit par une critique négative, au nom du respect de la nature, de diverses pratiques, soit par un aspect positif de certaines pratiques, mais qui sont proposées par des acteurs qui n'ont pas les moyens de les mettre effectivement en œuvre. Cette distinction n'est cependant qu'une hypothèse qui reste à tester.

16. Rosset C. (1995), p. 47-49 et 53-56.

17. *Le Grand Larousse* (1988), article « bluffer ».

18. Voir L. Mermet (1992). Dans son analyse de la gestion de la nature comme jeu de société, L. Mermet met en garde l'acteur d'environnement sur la nécessité de garder à l'esprit ses objectifs premiers. Si cette approche a sans nul doute une efficacité opérationnelle importante, il me semble que son auteur accorde un large crédit à cet acteur d'environnement. En effet, L. Mermet considère que les motivations de cet acteur sont réellement en faveur de la nature. Il deviendrait le porte-parole fidèle d'une nature muette, pour reprendre une expression de Bruno Latour qui évoque, lui, la possibilité de trahir cette nature (B. Latour, 1997, p. 46).

19. C. et R. Larrère, 1997 a, p. 18.

20. Cette position éthique doit permettre de régler les pratiques afin de préserver la capacité évolutive des écosystèmes locaux et, par le développement en réseau d'une rationalité partagée, la stabilité de l'écosphère.

21. C. et R. Larrère présentent leur conception de la nature informée par les sciences dans la première partie, très argumentée, de leur ouvrage p. 21 à 164 (1997, a).

22. Le caractère insolite de cette interrogation m'a été révélé lorsque, en marge d'un colloque international consacré à l'agriculture européenne, j'ai présenté mon interrogation à un éminent économiste. Je recherche à savoir, lui ai-je dit maladroitement, pourquoi l'espace rural est si souvent associé à la nature, à l'inverse de l'espace urbain, et quelles en sont les conséquences pour sa gestion. Cette interrogation n'avait, selon lui, aucun sens. Lui-même n'associait jamais nature et campagne...

23. J.-M. Drouin, 1993, p. 173 *et sq.*

24. N. Mathieu et M. Jollivet (dir.), 1989.

25. G. Delbos, 1989.

26. O. Godard, par une heureuse boutade, critique vivement une vision anthropologique de la nature défendue par Geneviève Delbos et Paul Jorion pour qui la nature « n'est rien d'autre que l'idée humaine de la nature devenue radicalement extérieure à elle-même et finalement incarnée, lorsque le rapport des forces sociales l'autorise, en une forêt des Landes ou en un parc de la Vanoise, en un marais salant ou un jardin botanique » (1988, p. 20-21). Il propose alors ironiquement d'installer des marais salants au cœur du parc de la Vanoise et affirme qu'on « peut reconnaître une réalité à la nature en ce qu'elle échappe à la maîtrise, résiste, surprend... » (1989, p. 307). Cette expression a fait recette et il n'est pas rare que cette vision de la nature soit reprise dans les séminaires et les colloques traitant de la question de la nature ou de l'environnement en milieu rural.

27. Ces conséquences sont de plusieurs ordres : réglementaire, institutionnel (l'environnement a ainsi son ministère dans la majorité des pays européens, la nature a sa direction en France, sa commission en Europe...).

28. Dans les lignes qui suivent, je m'appuierai, entre autres, sur un raisonnement inspiré du premier chapitre de l'ouvrage d'Hilary Putnam *Raison, vérité et histoire* (1984, p. 11-32).

29. Il est bien sûr possible de faire référence à quelque chose qui n'existe pas. Mais si les possibilités d'existence de cette chose sont nulles, alors cette référence ne permet pas de guider les comportements. Il est donc inutile de s'y arrêter dans le cadre de la question posée.

30. Voir, par exemple, F. J. Varela, 1998 ainsi que la notion de couplage par clôture, développée dans *Autonomie et connaissance*. Cette notion théorique peut être avantageusement appliquée à l'identification de la nature comme acte cognitif, le

cerveau, incarnation de la cognition, étant considéré comme un système autonome. Cette « autonomie est liée à une attitude qui consiste à définir un système par sa cohérence interne, afin de rendre compte de son identité et de l'histoire de son couplage » (F. J. Varela, 1989, p. 193). Précisons que l'autonomie d'un système n'exclut pas son interaction avec son environnement.

RÉSUMÉS

L'attention à la nature est, dans nos sociétés occidentales, un principe acquis. La nature est valorisée : elle incarne un ensemble de valeurs positives. Ainsi, de nombreux acteurs argumentent leurs actions ou leurs revendications en référence à cette nature. Chacun affirme son intention de la préserver, de l'aménager au mieux des intérêts de tous, y compris de la nature elle-même. Pourtant, comme l'écrit Clément Rosset, ces discours laissent une impression confuse dans laquelle se mêlent conviction et perplexité. Le retour sur cette impression invite à repenser la question de ce qu'est la nature que l'on souhaite ou que l'on affirme vouloir préserver. Cependant, analyser la pensée de la nature et ses conditions de déploiement et d'imposition comme vérité ne doit pas conduire à nier les choses. L'identification de ce à quoi chacun fait référence en évoquant la nature doit rester au cœur de l'interrogation afin de dénoncer les mystifications dont sont porteurs tant de discours.

Concern for nature has now been established in our Western societies. Nature is valorized inasmuch as it embodies a set of positive values, and most of us define our actions or claims in relationship with nature. We assert our will to preserve it and to develop it in our best interests without forgetting the interests of nature itself. However, as Clément Rosset writes, those theories leave an impression of confusion, in which conviction and perplexity mix up. Taking into account this impression leads to restating the issue : What type of nature do we desire ? What type of nature do we assert we want to preserve ? Analyzing the way we think of nature and the way we impose it as truth should not lead to a denial. The identification of what each of us alludes to when he evokes nature must remain at the core of our reflection in order to allow us to denounce the mystifications that so many discourses convey.

INDEX

Mots-clés : Nature

AUTEUR

RICHARD RAYMOND

Doctorat de géographie, Ladyss, université de Paris 1, ric_raymond@yahoo.com